

Où s'abonne à Lyon,
Rue de la Préfecture, n^o 2.
(UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE.)

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

Souvenirs d'Etudiant.

Il est pour tout homme un âge où les souvenirs de jeunesse viennent en foule. L'imagination se reporte voluptueusement vers ce temps où l'esprit ignorait encore tous ces soucis de l'existence qui plus tard s'emparent de lui et le torturent dans de continuelles étreintes; il y a tant de bonheur à se prélasser dans ces frais sentiers où tout était délices et parfums! L'époque des études surtout fournit une large moisson à l'âme remémorative; la figure s'anime, la verve devient chaleureuse, au récit de quelques-unes des mille et une aventures qui ont marqué dans la vie de tout étudiant. Les illusions étaient si belles alors, l'avenir apparaissait si doré, que nulles jouissances n'égalent celles qu'on éprouve en se rappelant ce temps qui exhalait la poésie la plus suave. Parmi ces souvenirs cependant, un seul se dresse dans ma mémoire comme un spectre effrayant et jette dans mon cœur un frisson glacial.

En 1828 l'école de droit de Toulouse brillait encore de tout son éclat et fournissait au barreau des sujets aussi distingués que sa sœur aînée de Paris. Par prudence ou par économie, bien des parents préféreraient envoyer dans la capitale de la Gascogne le fils objet de toutes leurs espérances. Entre tous, Gustave D... se faisait remarquer par les excellentes qualités de son caractère, par ses connaissances approfondies et par la justesse de son jugement. Sa position, qu'il était loin de vouloir cacher, était un titre de plus à notre attachement pour lui. Il était l'idole d'une mère pauvre qui l'avait élevé au prix des plus dures privations, et, il nous l'avait dit bien souvent, tous ses désirs, toute son ambition était de procurer à sa mère les jouissances que le monde lui avait toujours refusées, de la voir un jour heureuse, riche et entourée de soins; il ne souhaitait la gloire que pour elle. Aussi, combien cette idée lui inspirait d'ardeur pour le travail! Il ne quittait l'étude que pour céder à nos pressantes sollicitations, alors que nous venions le supplier de présider à une partie de plaisir que nous avions préparée, et qui, sans lui, nous aurait paru tout-à-fait incomplète. Chacun de nous recherchait son amitié, et son opinion pour toutes choses était toujours respectée. Dans les disputes, dans les duels, son intervention ne manquait jamais d'apporter la paix et le raccommodement. Les plus turbulents même subissaient l'influence de son esprit et écoutaient ses décisions.

Un soir que Gustave rentrait chez lui, en traversant la place Lafayette, il entendit comme l'écho vague d'accents plaintifs et de cris de souffrance. Son âme bonne et compatissante s'émut, il dirigea ses recherches vers l'endroit d'où semblaient partir ces plaintes, et bientôt il découvrit une jeune fille que la misère et le froid avaient clouée au pied d'un arbre; son cœur n'hésita pas à céder aux devoirs d'une bonne action, il s'empessa d'emmener chez lui la pauvre souffrante pour pou-

voir mieux la secourir, et lorsqu'à l'aide de la chaleur bienfaisante d'un bon feu et de quelque nourriture, la jeune fille eut retrouvé un peu d'animation, elle eut honte tout d'abord de se voir ainsi dans la chambre d'un jeune homme. Gustave put admirer tout ce qu'il y avait en elle de beauté céleste. Un petit bonnet rond encadrait un visage de la plus séduisante régularité et laissait retomber derrière de longues boucles de cheveux blonds dont la senteur exhalait un parfum enivrant; ses yeux d'un bleu langoureux étaient tout le mirage d'une âme pure et innocente, et ses belles lèvres roses s'ouvraient délicieusement pour laisser apercevoir deux rangées de perles d'où s'échappaient les flots d'une haleine divine.

Gustave interrogea Marie, c'est ainsi qu'elle s'appelait, et elle lui apprit qu'elle était orpheline; son père, son pauvre père qu'elle aimait tant, était mort depuis trois jours, et elle avait épuisé toutes ses ressources, elle avait vendu à vil prix sa dernière robe et sa dernière chemise pour le faire enterrer. Presque étrangère à Toulouse, car il n'y avait que deux mois qu'elle était venue l'habiter, elle ne connaissait pas un seul ami véritable, et elle ne savait à qui s'adresser pour obtenir de l'ouvrage; trop fière pour tendre la main et demander l'aumône, elle préférait se laisser mourir d'épuisement.

Il y avait tant de charmes à entendre ainsi ce triste récit par cette belle enfant toute en pleurs, que Gustave s'était agenouillé involontairement à ses pieds et recueillait avidement ses larmes brûlantes. Marie, de son côté, se sentait si bien avec lui, qu'elle lui ouvrait toute son âme et lui parlait avec le même entraînement, le même abandon que si elle l'avait toujours connu. Leurs deux cœurs se comprenaient parfaitement, et lorsque l'étudiant demanda à Marie si elle voulait, à partir de ce jour, l'accepter pour son frère, la jeune fille se jeta dans ses bras sans pouvoir répondre; long-temps les battements de leurs cœurs se mêlèrent et semblèrent vouloir briser leurs poitrines pour mieux se réunir. Tous les deux ignoraient encore les premiers frémissements de l'amour; tous les deux prenaient pour les épanchements de l'amitié les adorables ruses de cette fièvre brûlante.

Gustave loua pour Marie une petite chambre garnie où il allait la voir tous les jours, où il lui apportait de l'ouvrage, et pour faire face aux nouvelles dépenses qu'il s'était imposées, il prit sur le temps de ses études quelques heures pour donner des répétitions dans des maisons bourgeoises; mais ces caresses, ces baisers qu'ils s'accordaient avec tant de confiance, mirent en duel la chasteté de leurs pensées et les désirs de leurs sens, et dans un moment de vertige, Marie devint la maîtresse de Gustave. Ce titre la lui rendit encore plus chère; il était loin d'avoir pour elle ces procédés brusques qui sont le propre des étudiants; il ne permettait jamais la moindre plaisanterie sur elle. Nous l'aimions trop pour ne pas éviter avec soin toute occasion de lui causer la moindre

peine, et d'ailleurs Marie n'inspirait-elle pas un saint respect à tous ceux qui la connaissaient ?

Bonne comme l'ange, toutes ses pensées étaient pour Gustave, tous ses soins étaient de lui rendre le bonheur qu'il lui avait donné; jamais elle ne sortait de chez elle; son plaisir le plus grand était de se livrer tout entière aux minutieux tracasseries, aux occupations de son petit ménage; sa vie passait pauvre d'événements, mais riche d'amour. Au bout de quelques mois Marie se sentit souffrante; une douce pâleur remplie de mélancolie vint ajouter à sa beauté si admirable: elle était enceinte.

Cette nouvelle apporta la joie et la crainte dans l'âme de Gustave. Le souvenir de sa mère l'inquiétait un peu; mais son affection, son amour pour Marie n'en souffrirent point; au contraire, ses caresses redoublèrent auprès d'elle. Elle lui paraissait si belle dans cet état où se révélaient toute la dignité de la femme, toutes les anxiétés de la mère! Pourquoi une autre idée venait-elle troubler le bonheur de songer qu'il allait devenir père d'un enfant de Marie? Sa mère pouvait-elle condamner une union que le ciel même semblait approuver? Gustave renvoya toujours l'aveu de sa position, et le terme des affreuses souffrances de l'enfantement arriva insensiblement pour Marie. Alors Gustave interrompit toutes ses occupations, toutes ses études, pour veiller lui-même auprès de son amante. Ses douleurs furent longues et horribles, et chaque cri de la pauvre femme trouvait un écho terrible dans le cœur de l'étudiant et le déchirait par lambeaux. Il fut nécessaire d'avoir recours à des moyens de violence pour accomplir l'accouchement qui, en donnant à Gustave un enfant qui promettait d'être beau comme sa mère, laissait la pauvre Marie presque dans les froides étreintes de la mort. L'étudiant eut peur en la voyant ainsi inanimée; il aurait maudit peut-être l'enfant dont la vie allait causer la mort de sa bien-aimée.

La réunion de tous ces malheureux incidents mit Gustave dans une position effrayante; ses faibles moyens d'existence furent bientôt épuisés; l'entretien de son enfant et la maladie de son amante le jetèrent dans la plus accablante misère; il vendit tout ce qu'il avait pour adoucir les souffrances de Marie; mais, hélas! ses ressources étaient bien peu de chose, et bientôt il se trouva dans le dénûment le plus complet. Un instant son âme sembla perdre toute son énergie; son abattement devint tel qu'il ne se sentait plus vivre, lorsqu'une crise affreuse de son amante vint l'arracher à sa léthargie. Oh! ce fut un moment plein d'horreur que celui où Gustave se ressouvint qu'il n'avait rien pour secourir cette femme que la mort torturait impitoyablement; son esprit parut tout-à-coup absorbé par une pensée qui donnait à ses traits l'expression la plus hideuse; il sortit précipitamment; quand il revint, deux heures après, sa figure semblait éclairée par un rayon d'espérance; il apportait toute espèce de médicaments qu'il avait achetés; mais quand il voulut regarder son amante, il la trouva froide et livide; elle avait succombé pendant son absence.

Il est impossible de décrire toute la douleur de Gustave; il rugissait comme un lion horriblement blessé; il embrassait avec frénésie le cadavre de Marie, comme s'il avait espéré le réchauffer, lorsque des agents de police se présentèrent dans la chambre où se passait cette épouvantable scène et entraînent l'étudiant avec eux.

L'indignation nous prit au cœur en voyant notre ami promené dans les rues comme un criminel; nous étions loin de croire au vol dont on l'accusait, et lorsqu'au bout de trois mois il comparut sur la sellette des assises, nous fûmes bien étonnés de l'entendre avouer lui-même que, dans un moment de délire, il était allé forcer la caisse d'une maison où il donnait des répétitions. Il fut condamné à quinze ans de travaux forcés, et lorsque sa mère, qui avait appris l'accusation qui pesait sur son fils, arriva à Toulouse, elle fut témoin de sa condamnation. Ce fut pour elle un coup mortel qui l'entraîna bientôt au tombeau. Quant à Gustave, il est encore dans les bagnes, mêlé aux parricides, et son enfant est élevé dans un hospice de charité.

VERGNOLLE.

On lit dans le *Journal de Vienne* :

« Voici deux sonnets que M. Joseph Bard nous envoie à titre de réconciliation avec notre feuille, qui s'était permis, il y a quelque temps, de trouver tant soit peu ridicule M. le chevalier. Si la réconciliation doit être aussi sincère que les vers sont beaux et riches de poésie, nous craignons beaucoup que la rancune ne soit pas éteinte. »

Nous omettons le premier sonnet, nos lecteurs nous en sauront gré.

II.

A LOUISE *****.

Louise, auprès de vous, je veux qu'on me transporte;
J'ai besoin de m'asseoir dans votre humble maison,

Car naguère, en passant, je vis à votre porte
Le banc du pèlerin et deux lits de gazon.

Hélas! depuis trois ans que mon Adèle est morte,
Nul soleil n'a brillé dans mon triste horizon;
Et vous êtes la tente où mon ange me porte,
Pour revivre avec vous d'amour et d'oraison.

Eh bien! réservez-moi vos suaves ombrages;
Priez-les d'éloigner la foudre et les orages
De mon front incliné sous le sceptre de Dieu.

Surtout, donnez mon âme au bon saint tutélaire,
Si je dois, avant peu, cueilli sur cette terre,
Dans vos bras, dire au monde un éternel adieu.

Lyon, décembre 1839.

JOSEPH BARD.

Nous avons trouvé dans notre boîte le sonnet suivant :

SONNET

SUR LA MORT POÉTIQUE DU BARDE DE CHOREY,

Avec les mêmes rimes employées par le chevalier de la Côte-d'Or dans son dernier sonnet.

O barde de Chorey, quelle ardeur te transporte?
Pourquoi ne pas rester caché dans ta maison,
Où, l'arrosoir en main sur le seuil de ta porte,
Voir pousser le concombre et fleurir le gazon?

Ta gloire dès long-temps pour tout le monde est morte,
Dans des brouillards épais on voit ton horizon,
Chaque jour tout vivant en terre l'on te porte,
Et l'on chante tes vers, triste et pauvre oraison.

Tes œuvres, ô Joseph, vont te servir d'ombrages;
Des sifflets du public tu craignais les orages,
Tu fis donc très-bien de rendre ton âme à Dieu.

Ci git Joseph Bard sous cet abri tutélaire;
Passant, tu peux pleurer; déjà les vers de terre
A ses vers d'ici-bas disent un long adieu.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS.

Exposition de 1839.

Les écrivains qui par nécessité se vouent à la littérature facile, ont beaucoup de peine à faire comprendre au public les conditions, les exigences et les limites de l'art; ils n'ont pour faire entendre leurs faibles voix que de petits journaux en manière de tribune, ou ils sont empêchés d'abord par la dimension matérielle de la feuille, puis par des considérations personnelles, puis enfin par l'indifférence du lecteur à l'aspect d'un journal facile.

A Paris comme partout ailleurs on ne donne qu'une médiocre attention à la critique de l'art, et quand on en vient à discuter le mérite d'une œuvre, on ne trouve que des indifférents ou des gens passionnés; aussi me voilà forcé de revenir sur des opinions déjà émises et déjà oubliées.

Je l'ai déjà dit et je le répète une fois pour toutes, et je tiens à formuler ma pensée en peu de mots. L'art est un; pour l'apprécier, il faut se mettre à sa hauteur et l'envisager du point de vue le plus large. L'art n'est pas divisible; il ne peut y en avoir un pour Paris, un pour Lyon. Tous les artistes sont enfants d'une même famille et doivent puiser tous ensemble aux sources du beau; tant pis pour ceux qui restent en arrière, ils sont déchus de ce glorieux titre d'artiste. Nous n'admettons donc pas la médiocrité, c'est une idée rétrograde en fait d'art. Vous verrez, en le jugeant ainsi, si la province n'y gagnera pas.

Ainsi placé à ce point de vue élevé, l'exposition de cette année vaut la peine qu'on en parle. Grâce aux efforts de la commission et principalement au zèle du trésorier, nous devons le maintien d'une institution tout-à-fait en rapport avec les idées progressives de notre ville, et plus encore au choix heureux dans les œuvres que les peintres de Lyon et de Paris nous ont envoyées.

S'il faut commencer par les grandes toiles, c'est M. Colin qui a le pas; la toile a dix-huit pieds de haut, c'est du *grandiose*. — *NOTA*. La famille Colin continue à envahir tous les musées de France. — Immédiatement au-dessous se trouve le *Saint Jean* de M. Gleyre, une œuvre consciencieuse et largement conçue. Les draperies en sont belles et bien entendues; mais la tête est d'un ton noir et a plutôt l'air brutal que l'air inspiré, et puis est-elle bien assise sur les épaules? c'est une question. Je reviens aux draperies qu'on ne saurait trop louer et qui sont peintes dans le goût de Michel-Ange. Le cadre est extrêmement

prétentieux. Le cadre du *Diogène* de M. Muller est plus simple, il est du reste en harmonie avec le sujet et pauvre comme lui. Il y a d'excellentes qualités dans l'*Adam et Eve* après le premier péché avec le symbole de la rédemption mis à côté. C'est un rapprochement poétique qu'on ne comprend guère dans un tableau, mais il faut pourtant savoir gré de cette bonne pensée à M. Lavergne. Les *Derniers moments du peintre Santerre* de M. Lestang manquent de couleur et de composition; l'ensemble en est froid, et tout le monde a un air guindé dans ce tableau. Je préfère Pigal qui, pour cette fois, s'est décidé à faire de la peinture sérieuse. La *Jeune femme expirant dans les bras de ses parents* révèle un pinceau habile. Il y a aussi sur de grandes toiles un faucheur et une marchande de pommes dont on nous saura gré de ne pas nous moquer, cela ne vaut pas la peine d'une épigramme.

M. Bonnefond attend bien une épigramme, car il en est digne, lui, mais nous la lui épargnons. C'est un homme de talent qui prendra sa revanche. (Phrase consolatrice.)

Voyons, qui veut un bon mot pendant que j'y suis? Est-ce M. Patry qui a voulu peindre une pleine lune et qui a fait une lampe? Est-ce feu le chevalier Lapito sur lequel il faut poser une croix? Il vaut mieux que cela tombe sur M. Martin-Daussigny, qui attache au cou d'un pigeon un jardin tout entier; celui-là du moins pourra faire mon portrait (*en caustique*). Qu'on me pardonne ce bon mot qui ne vaut pas le diable. Je redeviens sérieux.

Or, c'est à M. Guindrand, le hardi paysagiste, que je veux adresser mes éloges, bien qu'il y aurait quelque chose à dire sur les terrains un peu gras de sa plage méditerranéenne où son ciel se montre si bleu et si vrai! Ce qu'il y a dans ce tableau de vraiment remarquable, c'est cette forêt d'oliviers qui occupe toute la montagne qui borde la plage. Il faut un beau soleil pour voir son tableau des *Moissons* où il y a tant d'air et de lumière; mais ce que j'aime par-dessus tout, c'est sa *Plage du Nord*, une œuvre toute de sentiment et irréprochable comme composition et comme couleur.

J'ai aussi une prédilection marquée pour un paysage bien simple et bien vrai de M. Bouquet, une vue prise aux environs de Lorient, ainsi que pour le *Lévite d'Ephraïm* de M. Caminade qui me semble bien senti. Et les chevaux de M. de Lansac donc!

Il est un tableau devant lequel on ne s'arrête pas (je parle de la foule), et on a tort. Je veux désigner des campagnards romains de M. Bouterwek. Comme ils sont chaudement dessinés et vigoureusement peints!

M. Fonville a fait un charmant tableau cette année, c'est une vue de Lyon prise du clos de l'Observance. Il y a bien quelque chose à reprendre dans la couleur de ses terrains et l'uniformité de tous ses feuillages verts, ainsi que dans la perspective; mais ces petites imperfections sont amplement rachetées par l'ensemble, qui est plus que séduisant, qui est remarquable, et surtout par un ciel d'une justesse et d'une couleur parfaites.

J'oublierai de parler des études de M. Dubuisson.

M. Saint-Jean continue à faire des fleurs et des lapins. Il faut que M. Hubert ait été bien malade; nous n'avons vu que deux aquarelles signées de son nom. Du reste, M. Hubert conserve toujours la palme de l'aquarelle depuis que M. Siméon Fort fait de fort jolis paysages où l'on ne trouve guère de composition, il est vrai, mais où l'on remarque de fines et délicieuses études d'arbres.

Mmes Adrien, Beccard, Chabert, Clerjet, Coignet, Dabry, Desnos et Jabot ont exposé des paysages, des fleurs et des portraits. Je m'arrête aujourd'hui à Mme Jabot. Je continuerai la nomenclature des noms de ces dames dans un prochain article, et je dirai mon opinion à Mmes Haudebourt-Lescot, Colin, Irma Martin, Lafont et Thevenin. Je serai galant.

JOACH. DUFLOT.

REVUE THEATRALE.

Le drame de M. Alex. Dumas, *Charles VII chez ses grands vassaux*, a produit un bon effet au Grand-Théâtre. — M. Rouvière, dans le rôle de Yaqoub, s'est montré comédien chaleureux. Il a été fort applaudi, et c'était justice. C'est du moins ce que nous a raconté un spectateur fort satisfait. Quant à nous, nous étions au théâtre du Gymnase à nous apitoyer sur le sort de la marquise d'Esgrigny, et sur la position embarrassante de ce pauvre Fabius, que sa mère et son père repoussent alternativement, et qui ne sait à quelle famille se vouer et se dévouer; qui se trouve entre son amour, sa haine, sa tendresse filiale, son devoir, ballotté enfin par tous les sentiments qui peuvent intéresser et attendrir le spectateur.

Je me suis aperçu au cinquième acte que j'avais la fibre lacrymale extrêmement facile à se dilater. C'est le propre des gens vertueux de s'attendrir aux malheurs de ses semblables. Il ne me manque plus que de voir lever l'aurore tous les matins pour me rendre un héros à la façon de M. de Monthyon. Il n'est pas nécessaire que je vous narre les incidents de ce drame, le *Fils de la Folle*. Il suffit de vous dire qu'une marquise d'Esgrigny, pour sauver la tête de son époux alors que la terreur les faisait tomber par milliers, vient se livrer au représentant du peuple Bénard qui lui promet la grâce du marquis d'Esgrigny, et qui, après avoir consommé le déshonneur de cette femme, lui montre la tête de son époux que le bourreau vient de trancher. La marquise devient folle et disparaît. Mais de cette honorable faute de l'épouse, de cet amour de quelques heures, il existe un gage: — c'est Fabius, l'enfant d'un crime. On comprend tout le parti que M. Frédéric Soulié a pu tirer de cette donnée dramatique. Le drame a réussi. Mme Faivre a joué la folle avec un véritable talent. Le rôle de Célestine, qui n'est qu'une grisette de bas étage, et dont l'impudeur ne sert à rien et n'amène aucune situation dans la pièce, est bien rendu par Mme Adam; Rousseau et Danguin se sont fait chaudement applaudir. *Les Trois Beaux-Frères* sont une charmante bluette, *l'Ombre d'un Amant* une jolie pièce. Je n'ai pas le loisir de vous les conter.

Deux jeunes gens, deux premiers prix du Conservatoire, M. Mathieu le flûtiste et M. Willemot la clarinette, ont joué chacun un air varié, avec une justesse irréprochable et un sentiment qui révèle déjà deux artistes et promet beaucoup pour l'avenir. Ils ont été couverts d'applaudissements.

Je vous demande bien pardon, lecteur, d'être aussi bref, mais c'est pour vous tout bénéfice; je ne me sens pas aujourd'hui en verve de narration.

J. D.

CAUSERIES.

Voici venir les bals parés et masqués, ces fêtes nocturnes dont les enivrantes jouissances viennent si à propos faire diversion à l'insipide monotonie de la vie. A ce soir les premiers entraînements de ces gretlots qui donnent la fièvre et le délire, à ce soir ces frénétiques galops qui donnent le vertige.

— Au moment où commencent dans le grand monde les soirées de plaisirs, nous devons signaler les riches salons de Mme Mathilde de Lamarque, qui, tous les samedis soirs, sont le rendez-vous de l'élite de notre fashion artistique. Mme de Lamarque a importé à Lyon une innovation digne des plus grands éloges, et que nous désirerions bien voir adoptée par les maisons avides du progrès des arts. Nous regrettons de ne pouvoir faire connaître aujourd'hui le programme des brillants morceaux qui ont été exécutés par Mme de Lamarque et par les autres artistes qui lui ont prêté le concours de leurs talents. Nous aurons soin du reste de tenir nos lecteurs au courant de ces soirées, qui unissent au luxe le plus admirable les talents les plus appréciés.

— Fidèle à nos devoirs, nous venons encore cette année en aide aux personnes qui sont embarrassées pour le choix des objets qu'elles destinent aux étrennes du jour de l'an. Le cadeau le plus agréable, celui qui révèle le meilleur goût, est le don d'un livre. C'est un hommage flatteur pour la personne à qui on l'offre, alors qu'on semble lui dire que rien ne peut être plus digne d'elle que le livre miroir de son esprit. Parmi toutes les maisons de librairie de Lyon, celle qui est la mieux fournie en nouveautés, en reliures de luxe, en éditions pittoresques et variées, est certainement la maison de M. Nourtier, rue de la Préfecture, n° 6.

— *Noël ou la Mort du Cœur*, par M. Charles Calemard de Lafayette, vient de paraître chez Hippolyte Souverain, éditeur, rue des Beaux-Arts. Ce livre, plein d'épisodes émouvants, d'un style toujours poétique, sera distingué parmi tous les romans du jour comme une œuvre de conscience, écrite par un homme de talent et d'imagination.

Noël ou la Mort du Cœur sera lu et relu par tous les hommes d'art ou de poésie, car c'est bien là, s'il en fût jamais au monde, une œuvre d'artiste et de poète, appelée au suffrage et à l'admiration de tous les jeunes esprits.

— *L'Abeille musicale et le Dilettante des salons* sont deux recueils de chant périodiques déjà en vogue, que les maîtres et maîtresses de pension et tous les professeurs de piano ou de solfège sauront facilement distinguer des autres feuilles musicales, destinées aux gens du monde plus spécialement qu'à l'adolescence ou à la jeunesse.

On s'abonne chez Romagnesi, rue de Richelieu, 8, à Paris, et en province, chez tous les marchands de musique.

QUESTIONS LITTÉRAIRES.

A la demande de M. Eugène D*** : *Comment faut-il faire pour devenir propriétaire de deux provinces grecques?* M. Joachim Dufloy a indiqué la recette suivante : On prend un athée et un abbé, on les traîne dans la fange, et on a par ce procédé l'athée sali et l'abbé aussi (*la Thessalie et la Béotie*).

M. Lecerf a demandé : *Quels sont les hommes que les dames ne reçoivent jamais chez elles?*

Charade.

Mon premier sert à mon dernier,
Et dans l'Anjou se trouve mon entier.

Mot de la dernière charade : *Bon-net*.

ÉTRENNES. — Librairie.

Dans un siècle où l'instruction reçoit de nombreux développements, on a compris que des jouets étaient trop frivoles pour les enfants dont l'intelligence est aujourd'hui si avancée; on conçoit qu'il est dans les convenances de leur donner pour étrennes, aux uns de ces jolis contes instructifs et amusants qui offrent tant de charme à leur jeune imagination, et à ceux qui sont déjà dans nos collèges, des livres historiques littéraires toujours d'une morale saine et d'un bon goût.

Au nombre des librairies assorties en bons ouvrages moraux et instructifs nous citerons celle de M. CHAMBET aîné, *quai des Célestins, angle de la rue d'Amboise*, où se trouve cette année un assortiment varié de livres utiles aux mœurs, et qui réunissent au charme du style un intérêt puissant et toujours une morale pure et persuasive.

On trouve à la librairie de Chambet aîné des Cartonnages élégants, de beaux Ouvrages à gravures, des Keepsakes, de jolis Almanachs, de beaux Livres de piété et des Reliures fraîches et de bon goût, depuis 1 fr. 50 c. le volume jusqu'à 25 fr.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

Étrennes Musicales.

Au Magasin de Musique de J. BENACCI et PESCHIER, rue St-Côme, 3, à Lyon.

Album de LOISA PUGET, 12 romances. — Album MASINI, 8 romances. — Album CLAPISSON, 12 romances. — Album de Mlle ROBERT MAZEL, 12 romances. — Album de GOMION et LECARPENTIER, contenant 6 morceaux faciles pour piano pour les jeunes élèves.

Publications nouvelles pour piano, par les mêmes éditeurs :

LES FLORENTINES, 6 valse, et LE JASMIN, quadrille, par Dazzi.

LE COLIBRI, quadrille facile, par Rozet, chef d'orchestre des ballets du Grand-Théâtre.

LE CHASSEUR DES ALPES, quadrille, par Gourlier.

LE FRISSON, valse.

Pour paraître incessamment :

Sous un toit de chaume, l'Arlésienne, Il Bravaccio, romances, par le comte d'Adhémar.

Souvenir des Alpes, romance, par Dazzi.

La Fiancée des montagnes, le Premier bal, romances, par Benacci.

En vente au même magasin :

Piano à 2 et 3 cordes de la fabrique Erard et Ignace Pleyel, et autres.

Accordéons perfectionnés.

Orgues expressifs, et tout ce qui concerne la musique.

CARTES DE VISITE

D'un genre entièrement nouveau,

SUR PAPIER-BOIS,

GARTON-PORCELAINE, SATINÉ, VÉLIN, ETC.,

Des fabriques de Paris et de Strasbourg.

Grand assortiment de Calepins pour billets de visite, Cachets de luxe et Épreuves du Daguerreotype POUR ÉTRENNES.

Chez CHARRASSE, graveur en tous genres et imprimeur en taille-douce, quai des Célestins, 50.

PÂTE PECTORALE
ET SIROP PECTORAL

De Nafé d'Arabie,

Contre les Rhumes, Catarrhes, Enrouements, Coqueluches, Asthmes et Maladies de poitrine.

RACAHOUT DES ARABES.

Seul aliment approuvé pour les convalescents, les dames, les enfants et toutes les personnes faibles de l'estomac.

Au Dépôt général de la Pharmacie des Célestins; chez VERNET, place des Terreaux; CLARAZ, rue Neuve, à Lyon.

Essence Américaine,

DE JOHN TENDER, PHARMACIEN A NEW-YORK,

Spécifique approuvé contre les Maladies secrètes. Trois flacons suffisent pour une guérison radicale qu'on obtient en quelques jours.

Dépôt chez M. ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13. — Prix du flacon : 5 fr.

A VENDRE.

Un Violon, une Guitare, un petit Fusil à un coup, à piston. — S'adresser rue Romarin, 20, au 3e.

AUX DEUX PHILIBERT,

Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Préviend MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'Habilllements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

Librairie de NOURTIER,

Rue de la Préfecture, 6
(Au centre de la rue).

ABONNEMENT A LA LECTURE.

Pour un an, 30 fr. — L'abonné reçoit en prime un ouvrage de 10 fr. à son choix.

Pour six mois, 17 fr. — L'abonné reçoit également en prime un ouvrage ou 12 à 15 pièces de théâtre, pour une valeur de 5 fr.

Un mois, 3 fr.

Le volume in-8°, 20 c. — Le vol. in-12, 10 c.

Pour la campagne, un tiers en sus.

MAISON DES DEUX JUMEAUX,

Galerie de l'Argue, nos 44-46-48-50.

EXPOSITION

Manteaux, Paletots, Robes de chambre, etc.

SEULE MAISON A LYON

Pourvue en hautes Nouveautés pour hiver, et capable d'alimenter en peu de temps les besoins des consommateurs. — Un simple examen dans les magasins, et l'on sera persuadé de la vérité.

EN QUARANTE-HUIT HEURES,

Un Habillemeut complet et de commande sera rendu.

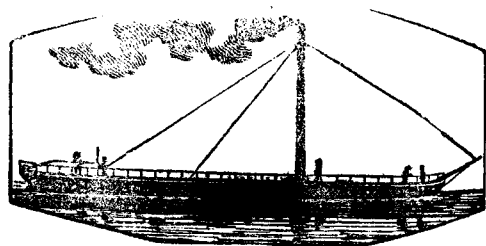
Dragées Arabiques,

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, 15.

Cette Préparation, d'un goût infiniment agréable et balsamique, n'a rien qui ressemble à un médicament; c'est un bonbon d'une qualité suave et parfaite, employé avec le plus grand succès pour la guérison des rhumes, toux, asthmes, catarrhes, phthisies, coqueluches, enrouements, et toutes affections de poitrine. Elle calme la toux par enchantement, divise les glaires et fortifie l'estomac.

PRIX DE LA BOITE : 1 F. 25 C.

Chez M. Roman, et dans son Dépôt, place des Terreaux, n° 2, ancienne maison Véricel.



BATEAUX A VAPEUR

DU RHONE.

SERVICE DE L'AIGLE.

Départ tous les jours, à 5 heures du matin.

Ces bateaux, très-spacieux, se distinguent par la supériorité de leur marche et la commodité des emménagements.

Les bureaux de la Compagnie sont quai de Retz, n° 45, et place de la Charité, hôtel de Provence.



BATEAUX A VAPEUR

De Lyon à Chalon.

Les beaux bateaux LE CYGNE et L'AIGLE, connus par la supériorité de leur marche et leur bonne tenue,

PARTIRONT TOUS LES JOURS, A 6 HEURES DU MATIN, LE CYGNE les jours IMPAIRS, L'AIGLE les jours PAIRS.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS.